

INVENTER UNE MÉMOIRE  
MYTHIQUE POUR CRÉER UNE IDENTITÉ NATIONALE

Jacqueline COVO-MAURICE  
*Université Charles-de-Gaulle/ Lille 3*

Pour introduire le thème des nationalités sans chauvinisme, c'est une citation italienne qui me servira d'« accroche » ; en 1896, lors de la première session du Parlement du Royaume d'Italie récemment unifié, un orateur s'exclama : « Fatta l'Italia, bisogna fare gli Italiani »<sup>1</sup>.

Il est difficile de dire plus sobrement la difficulté de construire une identité nationale, de mieux exprimer le volontarisme qu'exige ce processus, si ce n'est avec la métaphore de Renan : « L'existence d'une nation est (...) un plébiscite de tous les jours »<sup>2</sup>. La nation, dit-il encore, repris par de nombreux auteurs, ne se fonde ni sur la race, ni sur la langue, ni sur la religion, ni sur une communauté d'intérêts, ni sur la géographie. Elle se construit sur le désir de ses membres de vivre ensemble et sur « la possession en commun d'un riche legs de souvenirs »<sup>3</sup>. Aujourd'hui le *Dictionnaire historique de la langue française* d'Alain Rey définit ainsi la nation : « ensemble d'êtres humains caractérisés par une communauté d'origine, de langue, de culture. »

La formule italienne dit clairement que pour parvenir à cette coïncidence entre une organisation politique –l'Etat- et une communauté culturelle –la nation- c'est le plus souvent l'Etat qui précède et construit continûment la nation<sup>4</sup>, par exemple par l'éducation et par un ensemble de procédures, dont l'élaboration d'une « mémoire mythique » qui nous intéresse ici. Cette conception est à l'opposé de celle, romantique, de l'Allemand Herder pour qui, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est le *Volkgeist*, « l'esprit du peuple », le « génie » national qui est à la source de la culture d'une nation. Et si la nation-plébiscite, héritée de la Révolution française, a exprimé d'abord, selon les dictionnaires une conscience nationale révolutionnaire, celle du Peuple souverain, en revanche la conception du « génie national » peut générer un pseudo-patriotisme pervers, conservateur et excluant.

---

<sup>1</sup> A. Guillaume, J.C.Lescure, S. Michonneau, *L'Europe des nationalismes aux nations*, Paris, SEDES, 1996, p.9. E.Hobsbawm, *Nations et nationalismes depuis 1780*, Paris, Gallimard, 1990, p.62.

<sup>2</sup> E.Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ?* Paris, Presses Pocket, 1992, p. 55.

<sup>3</sup> *Ibid*, p.54.

<sup>4</sup> E.Hobsbawm, *op.cit.* p.102.

Le nationalisme a donc pour but le raffermissement de l'Etat, la volonté d'asseoir son autonomie en donnant cohésion au corps social. La création d'une identité nationale fut sans doute toujours et partout problématique : rassembler Bretons et Corses, Catalans et Castillans n'est pas une mince affaire ; affaire plus délicate encore lorsqu'il s'agit d'intégrer des minorités comme en Europe Centrale. En ce qui concerne l'Amérique latine, comme sans doute plus tardivement en Afrique et en Asie, le nationalisme fut d'abord un instrument de décolonisation. Il devait donc, en principe, réduire le fossé séculaire entre conquérants et conquis –pensons aux débats renouvelés, au Mexique, sur « les Pères de la Nation », Cortès, Cuauhtémoc ou Hidalgo ?<sup>5</sup> -, et entre les ethnies multiples qui forment « nos Amériques ». Tâche inachevée, on le sait.

\*

À défaut de facteurs objectifs, la construction d'une identité nationale est donc d'abord une opération intellectuelle, qui se propose de légitimer l'Etat en gommant les éléments de différenciation pouvant faire obstacle à son intégration, en « bricolant » (le mot est de Carlos Serrano<sup>6</sup>) des instruments de rassemblement d'une réalité hétérogène. Ainsi, la statue de la Liberté dans le port de New York mythifie le « rêve américain » d'immigrants venus de toutes parts qui, dans les faits, furent et sont rarement les bienvenus. L'historien anglais Hobsbawm ajoute une dimension à la recherche de cohésion du corps social ; la chute des anciens Régimes, l'avènement des démocraties au XIX<sup>e</sup> siècle exigeaient aussi un dépassement des conflits de classes<sup>7</sup>, une adhésion, un patriotisme actif doté d'une forte « composante émotionnelle » :

Par le simple fait de devenir un « peuple », les citoyens d'un pays devinrent une sorte de communauté, bien qu'imaginaire, et ses membres en vinrent donc à rechercher, et donc à se trouver, des choses en commun, des lieux, des pratiques, des héros, des souvenirs, des signes et des symboles.<sup>8</sup>

Nous en revenons ainsi à « la possession en commun d'un riche legs de souvenirs » de Renan, legs fait de symboles : drapeaux, hymnes ; des « lieux de mémoire » chers à Pierre Nora où entrent les espaces urbains, les monuments, les timbres et monnaies, fêtes et chansons ; les allégories telles que Marianne ou Germania, tous signes et représentations de l'identité nationale. Carlos Serrano les a étudiés pour l'Espagne avec *El Nacimiento de*

<sup>5</sup> J. Z. Vazquez, *Nacionalismo y educación en México*, México, El Colegio de México, 1975, p. 120 et ss.

<sup>6</sup> C. Serrano, *El nacimiento de Carmen, símbolos, mitos y nación*, Madrid, Taurus, 1999, p.10.

<sup>7</sup> *op.cit.* p.111.

<sup>8</sup> *op.cit.* p.117.

*Carmen*<sup>9</sup> dont le premier chapitre qui donne son nom au volume montre, par exemple, comment le prénom Carmen, issu de la dévotion catholique, en passant paradoxalement par un écrivain et un compositeur français –Mérimée et Bizet- a investi un stéréotype qui, à son tour, devait incarner l'identité espagnole. Au Mexique, si les prénoms Xóchitl, Cuauhtémoc ou Guadalupe n'ont pas la même force, le processus est analogue. Ils font partie de cette imagerie nationale faite de stéréotypes, comme le *charro*, la *china poblana* ou en Argentine le *gaucho*, qui sont des représentations figées, à l'inverse du mythe. Plus complexes sont ce que les sociologues appellent les représentations sociales,

forme de connaissance socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social<sup>10</sup>

Les mythes qui comme les symboles et les allégories font partie de ces représentations sociales proviennent, eux, de l'ethnologie et l'anthropologie. Au-delà du sens commun du mot de fable, récit fabuleux, les dictionnaires nous disent que le mythe est la représentation idéalisée d'un état passé de l'humanité, d'un homme ou d'une idée ; c'est une construction de l'esprit qui joue un rôle déterminant dans le comportement d'un individu ou d'une collectivité<sup>11</sup>. Les spécialistes ajoutent qu'il s'agit d'un type particulier de récit, histoire de héros, histoire d'ancêtre, reconnue pour vraie, acceptée par tous les membres du groupe. Le mythe est souvent un « récit des origines » ; exemplaire et significatif, « il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des commencements »<sup>12</sup>.

C'est dans ce sens que le mythe a sa place dans le processus de formation des identités nationales ; toute nation, sans doute, a ses mythes fondateurs : Santiago pour l'Espagne, Jeanne d'Arc pour la France de Le Pen. Avant d'en venir au mythe de Zapata que je développerai ensuite, j'évoquerai l'un des mythes fondateurs mexicains, peut-être mal connu des non mexicanistes. A l'aube de l'Indépendance, le dominicain Fray Servando Teresa de Mier (qui, bien sûr, dispose d'une longue avenue à Mexico), soucieux de combattre le dogme selon lequel la Conquête se justifiait par l'évangélisation des Amériques, rappela que si le Christ avait envoyé ses Apôtres porter sa parole sur la terre toute entière, ce continent ne pouvait avoir été exclu de leur mission. Dans un sermon prononcé le 12 décembre 1794, en l'honneur de la Vierge de Guadalupe –autre mythe fondateur- il identifia l'apôtre Saint Thomas au grand dieu civilisateur des anciens Mexicains, Quetzalcóatl, qui aurait porté « la

---

<sup>9</sup> *op.cit.*

<sup>10</sup> : D.Jodelet (ed.), *Les représentations sociales*, Paris, PUF, 1989, p. 53.

<sup>11</sup> : A.Rey (Dir.), *Dictionnaire historique de la Langue Française*, Paris, Le Robert, 1995, entrée : mythe.

<sup>12</sup> : M. Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1963, p. 15.

bonne nouvelle » sur le continent. Implicitement, par conséquent, les Amerindiens avaient déjà été christianisés, la Conquête était donc illégitime et l'autonomie des colonies justifiée. Fray Servando fut condamné à l'exil et passa quelques années dans les prisons de l'Inquisition<sup>13</sup>.

La richesse du mythe provient, on le voit, de l'immense part d'imaginaire qui le constitue, de sa fabrication à la fois évolutive et polysémique qui permet de le « recycler » sans cesse : c'est l'« Eternel retour » de Mircea Eliade où les rites réitèrent l'instant primordial<sup>14</sup>. C'est ainsi que Benito Juárez, Président du Mexique au XIX<sup>e</sup> siècle, fut tour à tour le patriote « impassible » victorieux de l'empereur imposé Maximilien, l'alibi indigéniste du fait de ses origines indiennes, le champion de la laïcité –valorisé ou rejeté dans ce dernier avatar : en effet, aujourd'hui où l'Etat mexicain prête une oreille complaisante à une Eglise qui s'efforce de reconquérir des positions perdues, la Bibliothèque Benito Juárez de la Maison du Mexique, à la Cité Universitaire de Paris, a perdu récemment son nom... au profit de Sor Juana Inés de la Cruz, religieuse et poétesse du XVII<sup>e</sup> siècle.

\*

Pour bien des chercheurs, le véritable nationalisme mexicain naît avec la grande Révolution, d'une part parce que celle-ci semble manifester l'irruption d'un peuple, pour la première fois sujet actif de son histoire, et avec lui d'une identité nationale. D'autre part - et l'on voit la part de manipulation qu'est la création d'un mythe - la Révolution, qui devient elle-même un mythe avec la création du Parti Révolutionnaire Institutionnel, a besoin de convaincre le corps social qu'elle reste active une fois passée la période armée, et que tôt ou tard espoirs et attentes seront comblés. Pour ce faire, le mythe est un instrument précieux.

Le mythe, récit des origines, s'élabore à partir du réel, contient une part de réel. Emiliano Zapata a existé, est attesté par les historiens. Sans doute plus que l'« apôtre » Madero, grand bourgeois démocrate, plus que Francisco Villa, le bandit généreux, tous deux également mythifiés, la figure historique de ce leader paysan qui a su formuler les revendications agraires des paysans et les a défendues sans relâche jusqu'à son assassinat par trahison<sup>15</sup> était propre, dans un pays alors majoritairement rural, à devenir l'un des héros fondateurs de l'identité nationale.

---

<sup>13</sup> : D. Brading, *Los orígenes del nacionalismo mexicano*, México, Era, p. 43 y ss. ; S.Teresa de Mier, *Ideario político*, Caracas, ed. Ayacucho, 1978, p. XIII et 5.

<sup>14</sup> : M. Eliade, *op.cit.* p. 17.

<sup>15</sup> : J. Womack, *Zapata y la revolución mexicana*, México, Siglo XXI ed. 1969.

Le Zapata historique était un homme jeune, certes représentatif d'une classe sociale, la paysannerie pauvre, mais situé à un degré suffisamment élevé de l'échelle propre à ce groupe pour incarner une aspiration à la promotion sociale. Il a donné aux paysans mexicains la conscience de leurs droits, le corps de doctrine qui les fonde, le « Plan de « Ayala » plus tard reconnu par la Constitution, et donc leur légitimation en tant que groupe social (dimension dont est privé Pancho Villa). Mais le héros mythifié n'est pas le « Surhomme » littéraire de Umberto Eco<sup>16</sup>, tel Superman doté de pouvoirs surnaturels. Zapata est un vaincu, comme Cuauhtémoc, Hidalgo, Madero et Villa, et c'est peut-être pourquoi il se prête si bien à l'identification cathartique d'un peuple perpétuellement trahi : sa représentation a pu libérer, canaliser l'émotion individuelle et collective.

Mais c'est aussi un acteur de la Révolution mexicaine qui, quoique de premier plan, n'a jamais occupé de position de pouvoir, et ce qui a fait la faiblesse tragique du leader historique fait la force du mythe : il incarne un immense élan inaccompli, non corrompu par le réel comme l'ont été la plupart des survivants, une figure pourvue, donc, d'une dimension éthique et d'une forte charge affective. Cette caractéristique souligne le fonctionnement du mythe ; elle montre comment il se construit par la sélection de facteurs constituants, mais aussi l'élimination d'éléments non pertinents : car le personnage historique, lui, surnommé l'« Attila du sud » par ses ennemis était le chef d'une guérilla terroriste qui pouvait être cruelle.

Ensuite, comme le « Che » avec qui il semble partager un certain nombre de traits décisifs, Zapata était beau (faut-il que les héros soient beaux ?), ou peut-être photogénique ; or, le mythe, qui pour représenter l'identité nationale doit être accepté par de grands secteurs sociaux, a besoin de la transmission médiatique. Zapata bénéficia de l'œuvre du grand photographe Agustín Casasola qui laissa sur son époque des archives photographiques inestimables<sup>17</sup>. Certains de ses clichés de Zapata ont traversé le siècle, sans cesse reproduits, détournés à diverses fins : en 1991, par exemple, une affiche électorale récupère une image bien connue pour la transformer dans un but de propagande<sup>18</sup> ; ces photographies continuent à émouvoir par le regard ardent et mélancolique du martyr qu'il sera, regard qui appelle la plume de Roland Barthes commentant la photographie de sa mère enfant : *cela est mort et*

---

<sup>16</sup> : U. Eco, *De superman au surhomme*, Paris, Grasset, 1978

<sup>17</sup> : *Zapata, iconografía*, México, Fondo de cultura económica, 1979.

<sup>18</sup> : J. Covo, « Emiliano Zapata, o el tiempo subvertido de la fotografía » en J. Covo (ed.) *Las representaciones del tiempo histórico*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1994, p. 239-246.

*cela va mourir*<sup>19</sup>. Plus classiquement, la tradition orale contribua aussi à la fabrication du mythe de Zapata, grâce au *corrido*, ce genre poétique mexicain anonyme et populaire :

Escuchen, señores, oigan el corrido,  
de un triste acontecimiento ;  
pues en Chinameca fue muerto a mansalva  
Zapata el gran insurrecto.

Abril de mil novecientos  
diecinueve, en la memoria  
quedarás del campesino  
como una mancha en la historia.

Campanas de Villa Ayala,  
¿por qué tocan tan doliente ?  
-Es que ya murió Zapata  
y era Zapata un valiente.

(...)

Corre, corre conejito,  
cuéntales a tus hermanos :  
¡Ya murió el señor Zapata,  
el coco de los tiranos !<sup>20</sup>

Car le dernier facteur de constitution du mythe, et non le moindre, est la mort ; la mort tragique, sacrificielle et par trahison, manifestation du combat épique entre le Bien et le Mal. La mort photographiée, qui plus est, comme dans le cas du Che, et par le même malentendu : on se proposait, en montrant le cadavre, de démythifier le mort, de le rendre à sa condition humaine, de détruire son pouvoir de rassemblement. C'est le contraire qui s'est produit, l'icône faisant de l'homme une figure christique à la fois plastiquement et symboliquement, la figure de celui qui donne sa vie pour que les siens atteignent le but qu'il avait désigné. Elle n'empêchait pas non plus l'envol de la légende : Zapata, échappant au traquenard sur son cheval blanc fuyait vers les montagnes ; il reparaîtrait... Dès lors, tous les éléments du mythe étaient en place.

\*

<sup>19</sup> : R. Barthes, *La chambre claire. Note sur la photographie*, Cahiers du cinéma- Gallimard/Seuil, 1980, p. 150.

<sup>20</sup> : « De la muerte de Emiliano Zapata » en V.T. Mendoza, *El corrido mexicano*, México, Fondo de Cultura Económica, Colección popular, 1976, p. 81.

Ainsi le mythe transcende l'historicité, pour conférer à son objet une valeur atemporelle qui lui permet d'incarner sans cesse de nouvelles significations. Nous étudierons quelques-unes de ces réactualisations.

Les années qui suivirent la Révolution virent une profonde réorganisation du pays, significative pour la société, sous la présidence de Lázaro Cárdenas (1934-1940) : dix-huit millions d'hectares de terre furent distribués au cours de son mandat au titre de la réforme agraire. Qualifié de « populiste », le régime se proposait d'élever les conditions de vie des paysans et des travailleurs en général, mais aussi d'encadrer les secteurs populaires, notamment par des structures syndicales et de parti ; dans ce cadre, un journal, *El Nacional*, servait de porte-parole au gouvernement.

La mythification et l'instrumentalisation de l'*apóstol del agrarismo*, expression récurrente, connotée religieusement, peuvent aisément être étudiées autour du 10 avril, date anniversaire de son assassinat, encore fortement ressenti seize ou dix-sept ans après l'événement. Des pages spéciales multiplient des anecdotes et documents, le récit de la mort tragique du héros, des éditoriaux édifiants et ampoulés, des photographies, des reportages sur la transformation agraire et sociale que lui doit le pays. Par une stratégie habituelle, les enfants des écoles disent leurs *pensamientos*, ce qu'ils pensent –ou ce qu'on leur fait dire- du grand homme ; par exemple : « Este hombre merece que su nombre sea perenne en la historia de nuestro pueblo, pues toda su vida la dedicó a justificar esa ansiedad del indio por tener un terruño que cultivar ». (11/4/35)

A la faveur du glissement temporel de 1919 à 1935, le discours du journal laisse apparaître un déplacement sémantique qui, tout en utilisant la figure du révolutionnaire, la neutralise, la dépouille de toute valeur subversive, l'annexe au corps social en substituant au champ lexical guerrier dépassé celui, affectif et domestique, de la terre nourricière distribuée :

El apóstol del agrarismo pasó de su vida batalladora al sitio más cálido del corazón del campesino, (su figura) pasada la hora de la lucha, se agiganta en cada floración del ejido<sup>21</sup> y en cada cosecha de la parcela que él creó sobre nuestra tierra ( éditorial 10/4/35).

Une autre stratégie dissuasive consiste à héroïciser la figure du leader paysan, à l'élever au-dessus de l'humaine condition, pour mieux le séparer des hommes ordinaires qui pourraient être tentés de reprendre sa lutte, à en faire un saint laïque,

---

<sup>21</sup> *El ejido* est une forme de propriété traditionnelle, inaliénable, afin d'assurer à son ayant droit un moyen de subsistance garanti. La Constitution de 1917 reconnut cette revendication.

el hombre símbolo que arrastrara sin esfuerzo a legiones de campesinos al solo conjuro de su ejemplo sin tacha (que...) jamás sintió desfallecer su espíritu ni flaquear su voluntad templada en el crisol de los sufrimientos (éditorial, 8/4/36).

Un encadré récurrent synthétise les procédés par lesquels la figure d'Emiliano Zapata est transformée en mythe propre à unifier une collectivité dans un projet commun. Il émane de la Confédération Paysanne Mexicaine, syndicat contrôlé par le pouvoir dans une structure corporatiste

El Administrador.

**Busque Usted "EL NACIONAL"**

De arriba del tipo... En algunas ocasiones el Presidente Municipal Guillermo Fernández que tomaba en el interior de una cantina en unión de José Díaz, Asencio Saldaña, Manuel Medina, Pedro Cornejo Fernández y Atilano Rojas, invitó a tomar al ocaso, quien aceptó. Por causa balada Guillermo Fernández empezó a reír con Jacinto Anclada y entonces el alma se fue... Pedro Cornejo Fernández se echó la mortal puñalada a Andrés logrando que saltara a la liza. Este entonces sacó su pistola y se echó de matar a Jacinto Anclada, además que los amigos de Fernández también disparaban sobre el herido cuando se rematando.

EL CORRESPONSAL.



10 de ABRIL  
— de 1936 —

Aniversario de la Muerte del Gral  
**EMILIANO  
ZAPATA**

La Confederación Campesina Mexicana invita a los trabajadores del campo, para que en todos los ejidos del país se recuerde la fecha en que el general Emiliano Zapata, símbolo de las aspiraciones del proletariado rural, fue asesinado por los traidores de la Revolución.

EL COMITE CENTRAL EJECUTIVO  
DE LA CONFEDERACION CAMPE-  
SINA MEXICANA

El Nacional (México) - 4.4.1936

On y voit, en deux registres, une tête de Zapata séparée du corps, comme flottant dans un ciel laïque, figure tutélaire qui veille sur l'humble silhouette –à une échelle plus réduite– d'un paysan mexicain en chapeau, *sarape* et sandales, poussant pacifiquement son araire archaïque tirée par des bœufs. Le court texte qui l'accompagne juxtapose la mobilisation syndicale dans l'ordre établi à l'affirmation de la valeur symbolique du héros assassiné, ce qui permet d'entretenir l'indignation contre les « traîtres à la révolution », non définis :

10 de abril de 1936 – Aniversario de la Muerte del Gral Emiliano Zapata : La Confederación Campesina Mexicana invita a los trabajadores del campo, para que en



todos los ejidos del país se recuerde la fecha en que el general Emiliano Zapata, símbolo de las aspiraciones del proletariado rural, cayó asesinado por los traidores de la Revolución (1/4/1936)

Ainsi, contrôlé et pacifié, le mythe reste vivant et dynamique.

\*

Dans les années qui suivirent, la croissance économique significative privilégia l'industrialisation, et la réforme agraire marqua le pas. Le pays en s'urbanisant connut d'importantes mutations sociologiques ; le taux de scolarisation s'accrut et, outre la construction d'écoles et la formation de maîtres, une avancée importante fut la distribution, par le Ministère de l'Education Nationale, de manuels scolaires gratuits et obligatoires.

Or, on le sait, l'école et particulièrement l'enseignement de l'Histoire jouent un rôle décisif dans la formation de l'identité nationale, surtout pour les générations d'élèves qui ont connu l'Histoire narrative : Jeanne d'Arc ou Napoléon en France, ailleurs Artigas, Bolivar ou le Cid Campeador sont la référence où se reconnaissent des générations successives d'écoliers. Comme l'a dit Marc Ferro, « l'image que nous avons des autres peuples et de nous-mêmes est associée à l'Histoire qu'on nous a racontée quand nous étions enfants »<sup>22</sup>.

Bien entendu, l'écriture supposée scientifique de l'histoire enseignée réduit les éléments de mythification, même si l'histoire héroïque et l'exemplarité de certains personnages les préserve en partie. Mais il importe surtout d'examiner les choix opérés par les Etats à travers l'institution scolaire. On sait que la phase armée de la Révolution mexicaine (1910-1917) vit s'affronter deux lignes contradictoires, disons la ligne paysanne et la ligne « bourgeoise » ; c'est cette dernière qui triompha avec la Constitution de 1917 et les gouvernements qui en sont issus. C'est donc celle-ci, la tendance légaliste et constitutionnaliste des Madero et Carranza qui est la plus présente dans le texte comme dans l'iconographie des manuels, aux dépens de la représentation de la lutte pour la terre et pour le peuple qu'incarnent Zapata et Pancho Villa. On le voit clairement sur une page du manuel du 6<sup>o</sup> niveau de 1974 où, après un long passage sur Madero et le contre-révolutionnaire Huerta, le texte ajoute simplement : « Emiliano Zapata, Francisco Villa, Alvaro Obregón fueron grandes jefes militares que se distinguieron en esa etapa » (p.103).

---

<sup>22</sup> M. Ferro, *Comment on raconte l'histoire aux enfants à travers le monde entier*, Paris Payot, 1981, p. 7.



Peu de choses, dans ces manuels, rappellent la lutte pour la justice des paysans. Les manuels ne peuvent éviter de citer Zapata, la figure révolutionnaire la plus populaire, mais à l'heure où les paysans mexicains sont fermement encadrés par la puissante centrale syndicale liée au régime, on semble vouloir en limer les arêtes, afin de désactiver une figure potentiellement explosive, comme les campagnes où demeurent des foyers de guérilla.

Sur cette même page, à côté de Madero prononçant un discours –récupérable institutionnellement- le portrait de Zapata semble s'intégrer à un jeu de rôles. Certes, sa poitrine est barrée de cartouchières, mais l'attitude gauche, le col blanc, la pochette peut-être, les moustaches bien peignées, les doigts sur la couture du pantalon, la crosse du fusil appuyée au sol et le grand chapeau reposant sur un tabouret nient la subversion. Le Zapata de papier

est devenu un révolutionnaire d'opérette que le tabouret incongru coupe des contextes militaire aussi bien que paysan. Son image est devenue une « icône » fabriquée, désamorcée, sans prise sur le réel, destinée à être diffusée pour un éventuel culte fétichiste.

\*

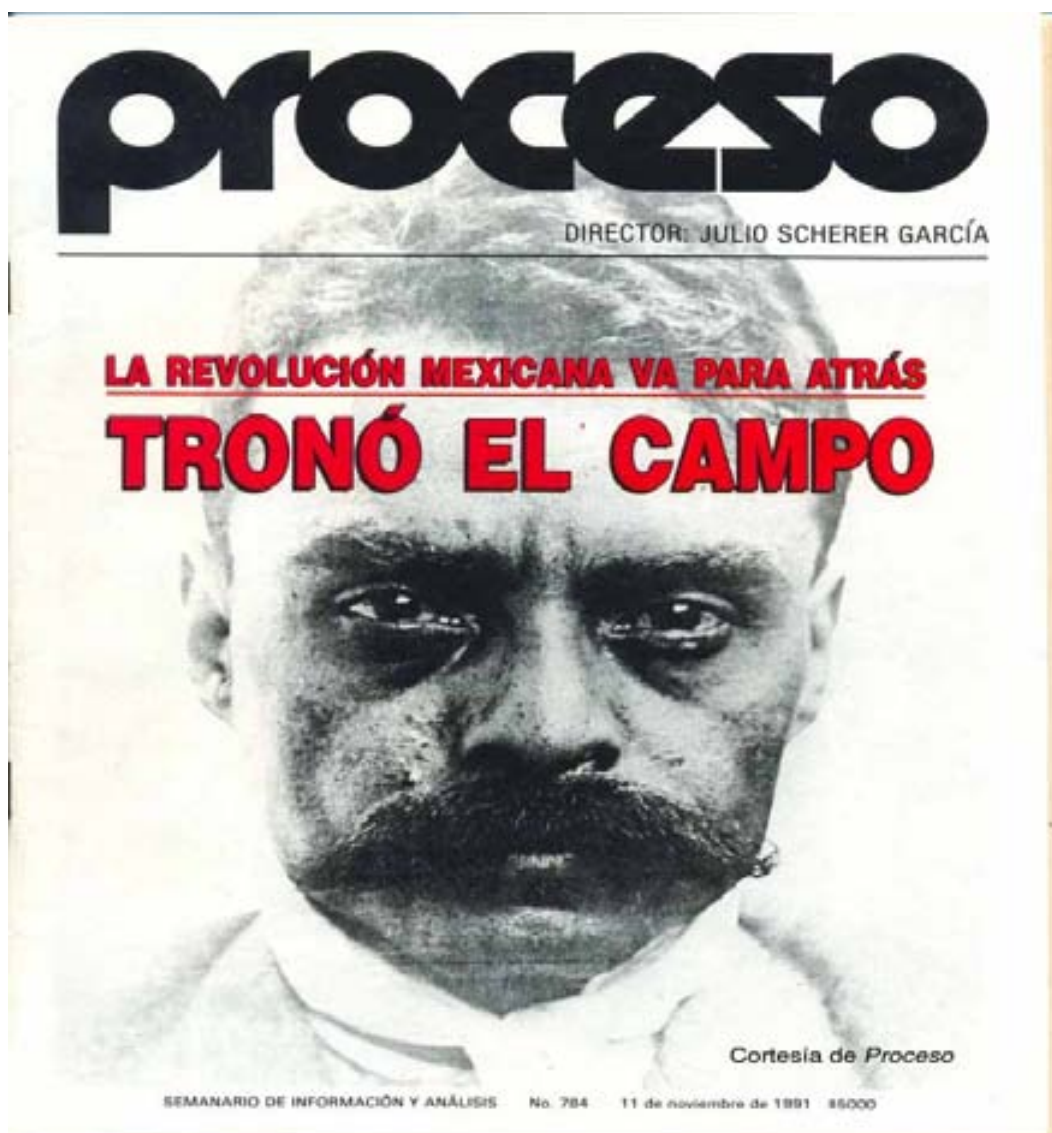
I<sup>o</sup> janvier 1994 : *Zapata vive* ; une Armée Zapatiste de Libération Nationale (EZLN) occupe plusieurs localités du sud mexicain dont la ville de San Cristóbal de Las Casas de 80.000 habitants qui sera reprise quelques jours plus tard, décrète une réforme agraire et un impôt de guerre. Très vite, la « tête visible » de la rébellion, le « subcomandante Marcos » en résume les motifs pour la presse : « Nos empujan el hambre y la miseria »<sup>23</sup>, motifs développés dans la *Declaración de la selva lacandona*<sup>24</sup>. Les combats ne durent que douze jours, mais font tomber le Ministre de l'Intérieur et mobilisent la sympathie des secteurs de gauche qui contraignent le gouvernement à engager de laborieuses négociations.

Cette guérilla qui se réclame de la figure mythique de Zapata se préparait depuis des années dans la forêt frontalière avec le Guatemala et avait choisi la date symbolique de l'entrée en vigueur du traité de libre-échange avec les Etats-Unis et le Canada (ALENA) pour se dresser contre cette éclatante victoire du néo-libéralisme. Mais un autre événement déclencheur a été, en novembre 1991, la révision de l'article 27 de la Constitution, relatif à la réforme agraire. Cette révision, approuvée sans difficulté par une Chambre soumise, propose de « moderniser » le système de l'*ejido* en le privatisant ; car le propre de l'*ejido*, principale revendication de Zapata, était, on l'a dit, son caractère inaliénable, ce qui assurait à son ayant droit des moyens de subsistance infimes mais garantis. Or la réforme, en faisant des *ejidatarios* des propriétaires, leur donne le droit de vendre leur parcelle ou de s'associer à des investisseurs mexicains ou étrangers ce qui, pour un bénéfice immédiat, les laissera ensuite sans ressources. La presse progressiste dénonce donc une « contre-réforme » agraire, nocive pour ces petits paysans. Et l'hebdomadaire de gauche *Proceso* utilise alors pour sa couverture un beau portrait de Zapata, dramatisé par l'accentuation du regard et barré en rouge par le titre : « La revolución mexicana va para atrás, tronó el campo » (11/11/1991), thème que l'on retrouve fréquemment sous la plume de Marcos.

---

<sup>23</sup> *El País, La Jornada*, 5/1/1994.

<sup>24</sup> EZLN, *Documentos y comunicados*, México, ediciones Era, 1994, p. 33-35.



Marcos, en qui certains voient l'un des meilleurs écrivains latino-américains d'aujourd'hui, préfère les armes médiatiques aux armes classiques, il a un site sur Internet et la presse indépendante cite volontiers ses communiqués souvent pleins de lyrisme, d'humour et de jubilation, particulièrement ceux daté du 10 avril, date anniversaire de l'assassinat du leader. L'exploitation du mythe, ainsi renouvelée, n'est ni commémorative ni rituelle ; on n'y trouve aucun trait référentiel, aucun rappel de la biographie du personnage, aucun caractère hagiographique. Il semble que, par sa valeur programmatique, le nom de Zapata suffit, nom qu'il prête à « nosotros, los sin nombre y sin rostro »<sup>25</sup>, manifestant ainsi la continuité de la lutte pour la terre et la justice :

Tomó nombre en nuestro estar sin nombre, rostro tomó de los sin rostro, cielo en la montaña es. (...) guardián y corazón del pueblo. Y nuestro camino innominable y sin rostro, nombre tomó en nosotros : Ejército Zapatista de Liberación Nacional. Con este

<sup>25</sup> *Ibid.*, p211.

nombre nuevo son nombrados los sin nombre. Con esta bandera amordazando el rostro, de nuevo rostro tenemos todos nosotros. Con este nombre se nombra al innombrable : (...) guardián y corazón del pueblo <sup>26</sup>.

La figure de Zapata acquiert donc la valeur d'un mythe au sens où l'entend Mircea Eliade, une histoire vraie « des commencements », celle de la lutte pour la justice, un modèle exemplaire, réactualisable en d'autres lieux, d'autres temps et sous d'autres formes, pour donner une identité aux « oubliés de l'Histoire ». C'est ce qu'a bien compris le dessinateur Efrén lorsqu'il juxtapose au visage nu d'Emiliano Zapata reconnaissable par tous, son double, revêtu du passe-montagne des guérilleros du Chiapas, assimilant ainsi à la figure historique originelle les sacrifiés du néo-libéralisme d'aujourd'hui

## Media filiación

Efrén



Cortesía de Proceso

Et c'est aussi ce qu'a compris Marcos dans son communiqué du 10 avril 1997 adressé à la presse, « Carta del EZLN a Emiliano Zapata »<sup>27</sup>, dont la péroration, sous sa forme plaisante, exprime l'immortalité du mythe identitaire:

Ya por último nomás le cuento Don Emiliano, pa' que se ría usted un rato, que estos malos gobiernos que tenemos todavía se están creyendo que pudieron asesinarlo a usted en esa tarde de abril de 1919. No saben que usted no se murió, que simplemente

<sup>26</sup> *ibid.*, p.212.

<sup>27</sup> *La Jornada*, 12/4/1997

usted se hizo nosotros y que así se fue escondiendo y apareciendo en nosotros y en todos los campesinos sin tierra, en todos los indígenas olvidados. Ya ve usted mi General, qué desmemoriados salen estos gobiernos. Olvidan lo más importante, lo que usted y nosotros sabemos bien, Don Emiliano, es decir, que Zapata vive, que la lucha sigue.

La littérature politique et la fiction peuvent parfois se rejoindre dans leurs instruments : plus de quinze ans auparavant, alors que des foyers de guérilla se manifestaient sporadiquement au sud du pays parmi l'indifférence générale, l'écrivain Paco Ignacio Taibo II, dans l'un de ses premiers romans policiers, *Cosa fácil*, soulignait aussi la pérennité du mythe : parmi les enquêtes qui lui étaient confiées, son « privé », Héctor Belascoarán Shayne, devait, près de soixante ans après, tenter de retrouver Emiliano Zapata, qui aurait pu échapper à l'attentat de Chinameca. Il aurait alors rejoint la lutte de Sandino contre les « gringos » au Nicaragua, puis la guérilla de Rubén Jaramillo au Mexique. Et Belascoarán l'imaginait maintenant, âgé de 97 ans, monté sur son cheval blanc, traverser au galop le périphérique en tirant des balles dans le vent, ou bien caché dans une grotte dans sa région natale...<sup>28</sup>.

\*

Le mythe identitaire qui s'est forgé progressivement autour de la figure historique de Zapata ne cesse de manifester, depuis bientôt un siècle, sa permanence et sa vitalité. Cet exemple montre comment la plasticité du mythe, au cours du temps, le rend apte à signifier des aspirations fondamentales, à des fins diverses, parfois opposées ; comment, convoqué par les pouvoirs ou bien par les contre-pouvoirs, il peut être activé, neutralisé, réactivé, grâce à l'emprise profonde, affective, émotionnelle plutôt que logique, qu'il exerce sur l'imaginaire individuel et collectif. En cela, il est un élément essentiel dans la formation des identités sociales.

\*\*\*\*\*

---

<sup>28</sup> Paco Ignacio Taibo II, *Cosa fácil*, (trad.) Paris, Payot (collection Rivages/noir), 1994, p. 11, 12, 242.